

Le danger se précisa lors du voyage en France du roi Édouard II d'Angleterre et de la reine Isabelle, son épouse, au mois de mai 1313. Isabelle était la fille de Philippe le Bel et lui ressemblait beaucoup. Elle était comme lui implacable dans ses jugements et ses décisions. De plus, son mariage n'était pas heureux, le roi Édouard préférant de beaucoup à sa femme les jeunes pages de la cour. De cette disgrâce, le cœur d'isabelle était sorti meurtri, durci. Aux côtés de son père, de ses trois frères et de leurs femmes, elle assista aux fêtes que Philippe offrit au roi d'Angleterre : spectacles, défilés, tournois. Le roi conféra la chevalerie à ses fils. Plusieurs seigneurs la reçurent en même temps : notamment deux frères, appelés **Gautier et Philippe d'Aulnay**. Isabelle remarqua ces deux chevaliers. L'un et l'autre étaient de magnifiques seigneurs, grands, beaux, courageux, adroits dans les exercices corporels. Adroits aussi dans certains exercices moins innocents. Ce qui frappa soudain isabelle c'est de voir pendre à la ceinture des chevaliers d'Aulnay, une aumônière. Ce qui l'étonnait, c'est que ces aumônières ressemblaient singulièrement à celles qu'elle-même avait offertes quelques temps auparavant à ses belles sœurs **Blanche et Marguerite**. Elle profita d'un moment où les frères d'Aulnay s'approchaient pour les observer de près. Nul doute : c'étaient là ses aumônières. Ainsi peut-on reconstituer la démarche d'esprit d'Isabelle, à travers les chroniques du temps. Nul doute non plus sur la haine éprouvée par Isabelle pour ses belles sœurs. Lorsqu'elle fut convaincue de la culpabilité des jeunes princesses, il apparaît qu'une violente colère l'embrasa toute entière. Ainsi ce que l'on racontait était vrai. La disgrâce de ses frères se révélait complète, absolue. La cour de France abritait les plus débauchées des princesses. C'est sa fierté blessée de princesse orgueilleuse, fille de Philippe le Bel, mais aussi l'inconsciente jalousie d'épouse frustrée, face au spectacle irritant de femmes physiquement comblées qui la poussèrent à réagir aussi violemment. **Isabelle demanda audience au roi Philippe.**

Après avoir entendu la stupéfiante accusation d'Isabelle, Philippe fit procéder à une enquête secrète. Elle confirma en tous points la triste réalité : Marguerite avait pour amant Philippe d'Aulnay ; Gautier le frère de Philippe d'Aulnay était l'amant de Blanche. Quant à Jeanne, elle n'ignorait rien ; même, par sa présence, elle s'était faite la complice bienveillante de sa sœur et de sa belle-sœur.

Quand il sut les débordements des princesses et que cette affaire était connue de presque tous à la cour, Philippe le bel n'hésita pas. De Maubuisson, la justice du roi s'abattit sur les princesses adultères et aussi sur leurs complices. C'était au début de l'année 1314. De nuit, furent arrêtées Marguerite, Jeanne et Blanche. Elles apprirent aussitôt que les frères d'Aulnay gémissaient déjà sous l'atroce question. D'abord Gautier et Philippe tinrent bon. Le bourreau redoubla de raffinement. Rarement corps souffrirent autant que ceux des malheureux cavaliers. Anéanti de douleur, Philippe parla enfin : c'est vrai, il était l'amant de la princesse Marguerite. Peu après, Gautier avouait être celui de la princesse Blanche.

En leur prison, **Marguerite et Blanche**, qui ont d'abord nié, s'affaissent sous le poids effrayant de ces aveux. L'orgueil de la première, la futilité de la seconde produisent des résultats identiques : l'une et l'autre, dans les sanglots, avouent l'adultère. Seule, la douce **Jeanne** continue de protester : elle n'est pas coupable ; si elle a su certaines choses déplaisantes, elle s'est refusée à les faire connaître " par la honte de son lignage . " Jeanne exige de voir le roi.

Il la reçoit, déclare qu'elle aura licence de se défendre devant le tribunal qu'il lui réserve : sur ce, il la fait conduire (non sans égards ) au château de Dourdan.

Pour **Marguerite et Blanche**, les coupables, nulle pitié. Elles sont tondues, vêtues de bure, et conduites, dans un chariot tendu de noir, au château des Andelys. On donne à Marguerite une cellule " au ras du sol. ", à Blanche, un cachot " enfoncé dans la terre. "

Il reste à punir les **chevaliers d'Aulnay**. La torture ne leur avait laissé que le souffle. Les caves de Maubuisson avaient retenti de leurs plaintes, de leurs inutiles clameurs de souffrance et de désespoir. Vint le jour du dernier supplice. Devant un public affriolé, on les émascula. Puis attachés à des chevaux, on les traîna, nus, sur un chaume fraîchement coupé. Malgré cela ils n'étaient pas encore morts. On leur coupa la tête avant de les pendre, par les aisselles, au gibet, sur la place du Martroy à Pontoise.

D'après <http://www.histordefrance.fr/>